

LE CAHIER

DES ARTS ET DES LETTRES

Aux conférences J.-A. De Sève

MIRON LE MAGNIFIQUE

L'émotion ne trompe pas. La parole du chaleureux conférencier a percé l'écorce du notionnel pour nous atteindre à cette jointure de l'intelligence et du cœur d'où jaillit l'émotion multiforme enracinée dans un corps en relation depuis la naissance avec le paysage, le climat, l'atmosphère, les saisons, les visages, en un mot, le monde québécois, ce monde unique qui est le nôtre. La connaissance brute et sauvage que cherche le phénoménologue est réalisée par le poète dont les perceptions et la pensée pré-réflexive s'incarnent dans des mots et des images qui transforment le monde anonyme en un monde-perçu traversé de significations qui le rendent humain et habitable. Le Québec-perçu de Miron possède cette force d'appropriation qui nous ébranle dans nos racines corporelles et viscérales. Miron le généreux, le magnifique, le poète instaurateur d'un existentialisme québécois exprimé par un autre créateur, par la parole généreuse de Jacques Brault dont l'analyse critique est un modèle de l'idéal du genre, "la critique des créateurs".

"Qui parmi nous ne connaît pas Gaston Miron ?"; ainsi débutait la conférence de M. Jacques Brault, intitulée "Miron le magnifique", donnée jeudi dernier, devant un nombreux auditoire d'écrivains, de professeurs, d'étudiants et d'amis. J'ai rencontré Gaston Miron en juin 1964 à la Librairie de la Paix, rue Bleury. Cette rencontre, je la rapporte ici, parce qu'elle révèle un Miron typique des commencements. Je le connaissais de réputation. Avec son cigare et son air affairé, il ne tenait pas en place et ne semblait pas un libraire très orthodoxe. J'aurais dû noter notre conversation. Toujours est-il qu'il s'anima très tôt et m'entraîna avec un mouvement rapide vers une foule de sujets. Il avait du souffle: problèmes de l'édition chez nous; de la langue; de la pauvreté collective économique et culturelle; de la sexualité; de notre religion vue sociologiquement. Après une de ses emardées véhémentes du côté de la religion des Québécois, le tout scandé d'un grand nombre de "hein" absolument irrésistibles et concluants, comme il s'appesantissait sur le plan collectif, je le ramenai à lui-même en disant: "Mais vous personnellement, vous devez savoir que le christianisme est autre chose que le jansénisme ou l'esprit bourgeois de certains curés et de certains laïcs". Parce qu'il venait de rater son entreprise de démolition, il changea de sujet, me recommanda un livre avec enthousiasme, vanta les mérites du *Baudelaire* de Sartre, lança quelques boutades dans la direction des collèges classiques, tonitrua contre

les professeurs de Lettres qui ignorent la littérature québécoise, tempesta contre la lenteur du gouvernement à légiférer sur la vente des livres et parallèlement contre la concurrence déloyale des clercs, me demanda: "Ecris-tu ?" et sans attendre la réponse, sans autre forme de cérémonie, mit la main dans sa poche et sans avoir l'air de rien, me flanqua sous le nez un de ses poèmes. Je ne charge nullement le portrait. Après deux heures de conversation, que vous le vouliez ou non, le Québec est devenu un pays concret: vous êtes un homme incarné, un Québécois. Vous avez le goût d'affronter les problèmes de l'homme d'ici au lieu de vous réfugier dans les vertus de l'homme universel.

Cette expérience d'incarnation s'est renouvelée jeudi soir dernier grâce à la parole chaleureuse de Jacques Brault. Mon expérience personnelle est sans doute très limitée en littérature québécoise. Je dois dire que c'est la première fois qu'un poète de mon pays m'accroche jusqu'au fond de moi-même; ce miracle s'est produit par la magie d'une approche critique profondément chaleureuse et d'une admiration véritablement justifiée. Je dois résister à la tentation de citer à pleines pages, soit des poèmes de Miron, soit des extraits de la conférence magistrale de Jacques Brault. Les réflexions et les citations suivantes veulent faire partager une intuition fondamentale: la critique d'un créateur a provoqué une prise de conscience de mon identité québécoise à travers la parole d'un poète.

Jacques Brault est un poète. Son recueil de poèmes intitulé *Mémoire* lui a valu un prix de poésie en 1965. Quand un poète critique un autre poète, nous avons un créateur, critique d'un autre créateur; il se peut que nous soyons alors devant ce genre privilégié de critique qui s'appelle la critique des créateurs. Or, nous y sommes quand Brault parle de Miron en critique. Son point de départ est affectif et admiratif et s'appuie sur une connaissance détaillée de l'histoire personnelle indispensable pour comprendre l'oeuvre:

C'est le Miron écrivain et poète qui ce soir retient mon attention... Quant à l'homme, né dans les montagnes du nord québécois, débarqué à Montréal un beau jour de 1947, célèbre par sa volubilité, ses imprécations et son rire inattaquable, c'est sur un autre plan, où la littérature n'a rien à voir, qu'il m'est donné de lui offrir en partage estime et amitié. Et ainsi en va-t-il pour le mythe, pour le personnage dont on s'étonne, on s'amuse, on



GASTON MIRON

s'agace, on profite, et qui, armé d'un cigare aux volutes inquiétantes, généreux en tapes sur l'épaule, ignorant toute inhibition, nous renvoie une image démesurée de notre complexe de bâtardise, de notre désir de fierté. Tous ces Miron, et sans doute quelques autres que j'oublie, je les retrouve, tels quels et métamorphosés, dans une oeuvre dont désormais nul souci extra-littéraire ne me fera sortir.

Tandis que la critique historique a tendance à dévier vers le potin, que la critique impressionniste se nourrit d'impressions trop subjectives et que la nouvelle critique est un peu trop cérébrale, la critique du créateur assume les mérites des autres genres de critique en les enrichissant d'une connaissance technique et d'une expérience de la création qui lui permettent de saisir le centre d'une oeuvre en procédant par affinités et intuitions chaleureuses. Le critique se demande:

"Quel est le centre de cette parole nombreuse, où trouver le sens qui porte la variété des significations ?..."

"Pour répondre dans la mesure du possible à cette question, j'ai choisi d'examiner l'ensemble des poèmes postérieurs à *Deux Sangs* (1953). Ils se répartissent en trois cycles assez autonomes: *La batêche*, *La vie agonique*, *La marche à l'amour*."

(suite page 3)

dans ce numéro

- MOMENT DE LA VERITE
Page 4
- "TOSCA": UNE REUSSITE
Page 6
- NOUVEL HUMANISME
Page 7
- ...VIRGINIA WOOLF
Page 5

Les "Carnets" du "Sainte-Marie"

Le journal des étudiants du Collège Sainte-Marie a inséré, dans sa livraison du 8 février, le premier numéro de ses CARNETS arts et lettres. La publication, qui sera mensuelle, est dirigée par M. Georges Poissant. On y trouve de bons articles et la tenue générale du supplément est irréprochable.

En première page, une "Présentation" qui mérite d'être citée, sinon en entier, du moins pour un point qui nous semble de la plus haute importance:

"Est-il besoin de préciser, toutefois, qu'un tel journal s'inscrit dans une perspective de totale neutralité, et qu'au surplus, lors même de ses prises de position, — sur tout autre sujet que la politique — il le fera dans la plus complète indépendance vis-à-vis du journal lui-même?"

Excellente mise en garde. Si le CAHIER avait fait cela dès sa fondation, il aurait évité bien des ennuis.

Mais peut-on parler de neutralité, alors qu'au fond il s'agit d'indifférence?

Le Choeur des étudiants de l'U. de M.

Le Choeur des étudiants de l'Université de Montréal participera au concert annuel des écoles Jewish Peretz, présenté à la Grande Salle de la Place des Arts, samedi 19 mars.

L'oeuvre qui fera l'objet de ce concert est une cantate de Léo Low, LA FETE DES ARBRES. Se joindront au Choeur de l'université: Martha Schlam, interprète folklorique, et Talman Herz, violoncelliste.

M. Herz est premier violoncelliste à l'Orchestre philharmonique de Calgary et assistant professeur de musique à l'Université de l'Alberta. Il est aussi membre du quatuor à cordes de cette institution.

A L'Ecole d'Architecture

Une exposition de tableaux et dessins de Pierre Cornélius se tiendra au salon des étudiants de l'Ecole d'Architecture de Montréal, rue St-Urbain, et ce jusqu'au 25 février. Le salon est ouvert du lundi au vendredi de 9 heures du matin à 10 heures le soir. Le samedi, de 9 à 5 heures.

Revenir aux sources

Danielle Oderra et Robert Gadevas seront les invités de la boîte à chansons "La Source", vendredi 18 février. Un seul spectacle à 8 h. 30. La boîte est située à Pont-Viau (864 rue Saint-André). Renseignements: 663-1044.

Ce soir: Musiciens canadiens et autres

Le violoniste Arved Kurtz, directeur du New York College of Music, accompagné de son pianiste Otto Herz, présentera des oeuvres canadiennes au cours d'un concert organisé sous les auspices de la Faculté de Musique de l'Université de Montréal, au Grand Salon du Centre Social, ce soir, à 8 h. 30. Au programme figurent quatre sonates pour violon et piano: de Jean Vallerand, de Jean Papineau-Couture, de John Weinzwieg, de Gabriel Fauré. Entrée libre.

Bourses d'études des "Amis de l'art"

Le conseil d'administration de la Fondation "Les Amis de l'art", présidé par Madame Aline Hector-Perrier, a offert à l'Ecole nationale de théâtre deux bourses d'études au montant de \$250 chacune, pour l'année scolaire en cours. Les bénéficiaires sont MM. Armand Labelle et Jérôme Tiberghien.

Cahiers du Cinéma

Le numéro spécial des CAHIERS DU CINEMA, revue bien connue dans les milieux intéressés, qui vient de paraître au Canada, mais dont l'édition est de décembre dernier, consacre trois pages de son pompeux "petit journal du cinéma" au Festival de Montréal d'août 1965 et traite en termes non-équivoques des événements qui prirent alors place dans notre ville si fière de son festival d'autant plus que Rossellini était parmi le jury choisi pour juger du meilleur film canadien et qui choisit parmi les grandes oeuvres alors présentées l'ineffable LEO-POLD Z de Gilles Carle; cependant, Patrick Stram que tous les intimes de la vie critique connaissent, se trouvait là, et occupait avec ses meilleurs amis, ne vous en déplaise, les sièges D.5, D.6, D.7 et a vécu avec l'intense totalité de son personnage compétent ce F.I.F.M. que décidément Turc et Cactus-ookpik ne pouvaient blairer et en terminant, on peut sans doute avouer que le Festival du film de Montréal était minable, mais combien plus inférieur est le style de P.S.

Les Quatre-Vingt

On annonce de bonne source que les Quatre-vingt se donneront en spectacle à la boîte à chansons Yodel, à Duvernay. D'autre part, on nous assure que ce spectacle qui prendra place vendredi, 18 février, à 9 heures et 11 heures, sera radio-diffusé. On n'en sait guère plus.

Supplément de création

Nous tenons à souligner que les textes qui nous sont envoyés pour notre supplément de création doivent être signés par leurs auteurs. Aucun texte anonyme ne sera publié. Nous demandons à ceux qui n'ont pas signé leurs textes de bien vouloir nous révéler leur identité au plus tôt.

Pour s'attirer des bosses

Les méchants méchants journalistes de la métropole décerneront le 21 mars les prix Orange et Citron, aux artistes masculins et féminins les plus agréables et les plus désagréables. On sait qu'en plus de ces prix, il y a des "trophées" pour la meilleure série de télévision (Tangerine) et le meilleur message publicitaire (Eclair). Seront aussi décernées les mentions "Vadrouille" pour le pire message publicitaire et "Citrouille" pour la série télévisée la plus infecte.

Comment se faire des ennemis.

Oui, on en a des légumes (air connu)

L'exposition intitulée "Scènes de la vie rurale au Québec" qui a pour but de mettre en valeur la campagne québécoise et surtout la vie de l'agriculteur du Québec sera ouverte au public tous les jours, de 1 h. 30 à 10 heures, jusqu'au 6 mars. L'exposition est présentée au Centre récréatif Maisonneuve, 3000, rue Viau, près du stade Maurice-Richard. Un comité de sélection composé de MM. Paul Gladu et Lorne Bouchard et de Mme Lucienne Lange, directrice de la galerie "l'Art français" a accepté 38 oeuvres de 27 artistes parmi les 138 oeuvres présentées par 97 artistes.

Cette exposition est organisée conjointement par la section des arts du service des Parcs de Montréal et le 14e Salon national de l'agriculture.

Y aura-t-il des navets? Faudrait y voir.

A la Butte

Hervé Brousseau sera à la Butte samedi prochain. Il y donnera deux spectacles, à 9 et 11 heures. Il sera précédé d'un jeune chansonnier, prometteur à ce qu'on dit, et qui se nomme Claude Dubois.

Notons que M. Brousseau prépare actuellement un long-jeu qui sortira prochainement sur étiquette Gamma.

Un compte-rendu de Jacques Madaule

Sur Le temps et l'espace dans l'oeuvre de Paul Claudel du prof. André Vachon, Jacques Madaule écrit dans Esprit de janvier 66, p. 117-126 les lignes suivantes: "Pour les claudéliens, cette année (1965) sera surtout marquée par la parution de l'ouvrage d'André Vachon... Il apporte (aux études sur Claudel) des clartés telles qu'il fait date dans notre connaissance de Claudel." Madaule parle d'un livre "très dense", d'analyses qui sont "des modèles du genre" et conclut: "Il faut savoir gré à M. André Vachon... de nous faire échapper à une vision triomphaliste et conformiste de cette oeuvre énorme. On a suffisamment exalté en Claudel une foi inébranlable et une fidélité sans faille à l'Eglise. Pour ceux qui croiraient qu'elle évacuait tous les problèmes... il était bon de rappeler qu'il n'ignora presque jamais l'inquiétude. Les rares instants de paix sont aussitôt suivis de tempêtes... Parce que, de cette profonde vérité humaine de Paul Claudel, M. André Vachon nous a pleinement convaincus, parce qu'il a posé en termes nouveaux et excellents la problématique claudélienne, il mérite d'être remercié par tous ceux qui pensent qu'une grande parole humaine n'atteint sa véritable portée que si elle nous invite à cette recherche qui ne s'achèvera qu'avec l'homme même."

Dans le "Maclean" de février

Un article très humain de Normand Cloutier: Le scandale du jocal. Une photo troublante. Des renseignements biographiques sur André Major, Paul Chamberland, Jacques Renaud, Laurent Girouard, Gérald Godin et parmi eux, "deux hommes exemplaires" Gaston Miron et Hubert Aquin. L'auteur se pose une question: "Que signifie le jocal?". Mais son article déborde amplement le problème du jocal parce que Cloutier s'intéresse plus aux hommes qu'aux idées. A lire pour "démystifier" et humaniser notre image du révolutionnaire.

Depuis quinze ans, Miron a écrit une soixantaine de poèmes et une vingtaine d'articles. Avant d'analyser la synthèse de cet examen, voici un exemple admirable où le critique s'égale à son objet. Brault dévoile "le vers fameux qui annonce le courant majeur de la poésie actuelle au Québec":

"Mon Québec ma terre amère ma terre amande" en disant:

"Sa nature antithétique tient autant de la sonorité que de la signification et, signe manifeste de réussite, l'image dédoublée n'impose qu'une seule évidence: le Québec, terre d'exil et de reconquête de soi, est comme l'amande, une douceur où l'amertume aiguillonne la satisfaction, une amertume où la douceur empêche la totale désaffection". Voici en quels termes le critique exprime le mouvement du poème **Compagnon des Amériques** tiré de **La batèche**: "Le rythme et l'image prennent de l'élan, se précipitent et s'ouvrent à la célébration d'un pays aimé, puis retombent dans la sensation de l'hétérogène, de la désespérance, enfin se relèvent et, faisant alterner le chant et le désenchantement, proclament la reconquête de notre appartenance".

Dans le cycle de **La vie agonique**, Brault discerne la discordance entre l'intime et le collectif et quand Miron écrit:

"Les poètes de ce temps montent la garde du monde", il conclut: "cela me donne à penser que la rupture entre l'amoureux et le militant n'a pas été consommée grâce au poète".

"La poésie de Miron commence et finit par l'amour"; cette affirmation nous introduit au cycle de **La marche à l'amour**. Avec beaucoup de délicatesse et de franchise, je dirais presque d'affection, le critique comprend le drame affectif profond du poète qui a écrit:

même si j'ai fait de ma vie dans un plongeon
une sorte de marais, une espèce de rage noire
si je fus cabotin concasseur de désespoir
j'ai quand même idée farouche
de t'aimer pour ta pureté
de t'aimer pour une tendresse que je n'ai
pas connue.

"**La marche à l'amour** est le poème magnifique d'un homme brisé... et la réussite de la poésie monte d'une faillette".

La recherche du centre conduit le critique à cette synthèse superbe qui sera suivie d'une analyse du drame du langage chez Miron:

"Au fond de cette oeuvre en conflit avec elle-même, que trouvons-nous ? Un homme à l'agonie. Tout se situe entre deux pôles: le pays et la femme ou, si l'on préfère, l'action et l'amour. D'un côté, le combat peut-être sans issue, de l'autre l'échec certain. Partout l'agonie, et au milieu la parole qui s'essaie à une impossible médiation". Car ici au Québec la parole est empêchée. "La poésie de l'appartenance dont depuis dix ans Miron proclame l'urgence nécessaire dévoile l'instance première de toute solution de continuité entre le littéraire et le politique: l'appropriation réelle, effective, pour un peuple de sa langue".

Devant la génération Parti Pris, Brault a eu le courage de dire: "Miron n'ignore pas — et ce lui est un surplus de souffrance — que son destin personnel en dernière analyse ne s'explique pas par notre destin collectif et que le progrès social et politique n'affecte pas directement sa vie intime. Même la récupération de la langue ne remédierait pas à la discordance dont témoigne sa poésie. Miron est loin de Miron, et cet éloignement, par-delà un drame du langage, tient au drame d'une existence". Il est impossible de rendre compte en quelques lignes

de ce que Brault appelle: "le point le plus délicat de mon analyse". Il interprète le thème de l'agonie en des termes complexes et nuancés. Il y a interinfluence de l'intime au collectif de telle sorte que la discordance du dedans se projette au dehors et que l'aliénation sociale et politique nuit à l'effort de libération intérieure. Entre le dedans et le dehors "l'homme agonique, et c'est bien pour cela qu'il est en agonie, n'a trouvé de passage, fragile, dérisoire à ses propres yeux, qu'en la parole souffrante et joyeuse de la poésie".

"Ses poèmes sont autant de refus et d'acceptations d'une poésie jugée à la fois trop rebelle et trop docile à l'engagement politique et à la libération personnelle". Selon le critique, Miron est un poète malgré lui. "Depuis ce jour de 1949 où il lut **La quête de joie** de La Tour du Pin et où il fut blessé de poésie, rien, absolument rien ne prévaudra contre ce don qu'il a de tout ramener à la poésie". Dans un article de 1957, Miron écrivait: "Pour s'épanouir, une poésie a besoin d'une terre, d'un espace, d'une lumière, d'un climat, d'un milieu où elle plonge ses racines. Sans quoi elle est condamnée à l'artifice ou se condamne elle-même à l'évasion, à l'intellectualisme..." Voilà brièvement esquissés les fondements de ce que j'appelle, d'une expression qui a fière allure, un existentialisme québécois.

La poésie de Miron nous aide à vaincre les habitudes de la pensée spéculative désincarnée. Elle nous met en contact avec une relation homme-monde québécoise, avec un Québec habité et humanisé par une affectivité vigoureuse, un Québec-perçu à saveur nutritive qui nous débarrasse de l'intellectualisme et de l'essentialisme. Grâce au poète, le Québec accède à la parole; les choses et les êtres qui nous entourent sont nommés dans notre langue et traversés de significations qui vont permettre de vivre dans ce monde et non ailleurs. La poésie de Miron nous permet d'être présent à ce monde québécois qui fait partie de nous aussi intimement que notre corps et ses impressions baignés du monde qui nous entoure. Etre aliéné c'est être ailleurs; c'est avoir un corps au Québec et un esprit en France. Il est rarissime que nous soyons présents au monde-Québec parce que nous aliène cette complaisance à nous mouvoir dans un monde cérébral qui nous renvoie à un homme universel qui n'existe que dans notre esprit, complaisance favorisée par l'étude presque exclusive de la littérature française qui exige les contorsions d'une imagination sans cesse renvoyée à des paysages, à des groupes sociaux, à une histoire, à des coutumes, à des institutions, à des expressions qui nous sont étrangers, oui, étrangers et que nous n'avons pas éprouvés dans notre corps, notre mâchoire et notre chair. La poésie de Miron nous accroche parce qu'en elle nous voyons un homme et un Québec en prise l'un sur l'autre, en compénétration savoureuse, aux antipodes de la perception grise qui nous est habituelle et où le monde et nous, sommes dissociés dans l'aliénation et la dépossession. Sa poésie rend le Québec habitable et humain; elle témoigne d'un Québec-perçu dans notre langage. Voilà ce que j'appelle un existentialisme québécois.

Quelques exemples, avant d'en arriver à la conclusion de Brault, cette conclusion suivie d'une ovation de l'auditoire. Ces extraits sont insuffisants et ne font que mettre l'eau à la bouche.

"Le gris, l'agacé, le brun, le farouche
tu croques dans la beauté fantôme du
[froid
dans les marées de bouleaux, les confré-
[ries d'épinettes,
de sapins et autres compères

parmi les rocs occultes et parmi l'hosti-
[lité"
(La batèche)

Et cet extrait inédit que le poète fraternel me permettra de vous livrer, "dont le titre (**Une fin comme une autre**) et le sous-titre (ou **une mort en poésie**) assimilent sans équivoque la fin de l'amour et la fin de la poésie":

Si tu savais comme je lutte de tout mon
[souffle
Contre la malédiction de bâtiments qui
[craquent
telles ces forces de naufrages qui me
[hantent
tel ce goût de l'être à se défaire que je
[crache
Et quoi dire que j'endure dans toute ma
[charpente
ces années vides de la chaleur d'un autre
[corps
je ne pourrai pas toujours, l'air que je
[respire
est trop rare sans toi, un jour je ne pourrai
[plu
Ce jour sera la mort d'un homme de
[courage inutile
venue avec un froid dur de cristaux dans
[les membres
mon amour, est-ce moi plus loin que toute
[la neige
enlisé dans la faim, givré, yeux ouverts
[et brûlés.
(1965)

"Tel devait être l'aboutissement de **La marche à l'amour**: la mort d'un homme de courage inutile". Cet homme qui écrivait:

Belle folie crinière au vent
je m'abandonne à toi sur les chemins
avec les yeux magiques du hibou
et j'ai des doigts agiles d'écureuil
parmi les fous fins d'Ariane
parce que moi le noir
moi le forcené magnifique.

Cette citation nous conduit à la conclusion de la conférence.

Le poète qui a écrit: "la souffrance la pas belle"; et dans **La marche à l'amour**:
Tu es mon amour ma ceinture fléchée
ma danse carrée aux quatre coins de
[l'horizon.

inspire au critique la question primordiale: "Comment une poésie de l'échec parvient-elle à se frayer un passage vers la réussite ? Comment celui qui tombe aide-t-il à nous relever ? C'est le secret de ce diable d'homme, tendre et forcené, pour qui chaque défaite est l'occasion d'une victoire sur lui-même".

Après une longue citation, Brault conclut: "L'homme qui a écrit ces lignes, quoi qu'on en pense, et quoi qu'il en pense lui-même, cet homme est grand. Il est magnifique... Une poésie de grandeur parce qu'elle sait rejoindre au plus intime la grandeur ravagée, invisible, de tous ceux qui n'admettent pas que l'homme soit la proie de l'homme... cette poésie où rien de petit et de mesquin n'a prise, où tout, malgré les souffrances mises à nu, concourent à hausser l'homme vers l'humain... Permettez-moi de conclure en appliquant à Gaston Miron lui-même les paroles qu'avec son habituelle magnificence il accordait à un autre:

La voix de Gaston Miron n'est ni belle ni riche, au sens musical des termes, mais c'est la voix riche et belle d'un homme qui parle pour tous les anonymes, ceux qui commencent d'avoir un visage et des paroles. Voix simple et par là émouvante ou bouleversante. Une authentique poésie s'y exprime, pas aliénante, pas exotique. Si nous l'écoutons distraitement, c'est à côté de nous-mêmes que nous risquons de passer, comme nous l'avons fait trop souvent, et comme il n'est plus permis.

Sur les chemins de l'espérance historique et personnelle, collective et intime nul courage n'est inutile.

Robert BARBERIS

Il Momento della Verità



Miguelin porté en triomphe.

Le Moment de la vérité: film italien de Francesco Rosi et d'Antonio Cervi, dans un scénario de F. Rosi, avec Miguel Mateo Miguelin. A l'Elysée.

Présenté au VIème Festival International du Film de Montréal, *Il Momento della Verità* fut retenu pour sa lucidité et sa valeur sociale. En 1962, avec *Salvatore Giuliana*, en 1963 avec *Main basse sur la ville*, Rosi entrait à fond de train dans le genre où il se classe parmi les plus grands cinéastes, le cinéma document social ou encore appelé cinéma-vérité. Ce qui différencie tout de même ce cinéma du documentaire, c'est l'histoire préconçue qui entre dans les exigences du film de fiction. L'aspect véridique de l'ensemble est révélé par l'utilisation d'images prises toutes sur le vif. Un véritable toréador dans une vraie arène et qui combat de vrais "toros", sous l'oeil vigilant de la caméra, le voilà ce fameux document.

Le moment de la vérité est la scène ultime du combat entre l'homme et la bête, moment fatidique de la mise à mort: l'estocade. L'affrontement homme bête est bien autre chose qu'une vile boucherie. La tauromachie est un

art; complété par celui du cinéma, cet art ressemble bien à une magnifique chorégraphie. Le drame plastique qui est tout le fond de ce qu'Elie Faure appelait la "cinéplastique", Rosi en a fait le leitmotiv de cette oeuvre. Le sujet qui n'est qu'un prétexte s'efface devant "le squelette de l'organisme autonome représenté par le film." Ce qui domine ici: l'expression de la forme en mouvement, il s'agit d'une réelle plastique du cinéma. On ne peut que rapprocher cet art de la danse. Et si de plus, le sujet est une danse dévoilée par le rythme de l'action, les lignes mouvantes de l'effort, la symphonie et la grâce du mouvement, alors ils se confondent tous deux en une cadence poignante.

L'analogie tauromachie-ballet est frappante et si bien révélée dans *Le Moment de la Vérité*. L'art de toréer est une technique qui tient à la fois du rituel dont est enveloppé le sacrifice et qui ne se dissocie pas d'un certain mysticisme, et du courage et la passion du matador. L'esthétique ne s'arrête pas là, elle se prolonge dans les couleurs dominantes: l'or, le rouge, le blanc, le noir, les couleurs de l'Espagne. Elle se poursuit dans la magie des

prises de vue, des angles, dans la présence de la caméra là où l'action se déroule: dans l'arène et sur les estrades. La caméra est vraiment partout où elle doit être.

Mais, quels sont les véritables motifs qui ont attiré vers la carrière de matador le jeune Miguelin? Est-ce la

soif de gloire, l'attrait du gain, ou est-ce une passion commune à l'âme espagnole et si souvent exploitée dans les livres? Toutes ces raisons sont sans doute valables et la dernière plus que les autres. C'est que Rosi ne tombe pas dans l'analyse psychologique, il demeure dans les cadres extérieurs du déroulement de

la vie du jeune homme, ce qui vaut mieux pour le spectateur en l'occurrence.

Toute l'atmosphère du film dépend donc de ce mouvement, de cette caméra si bien maniée, de l'action dont on peut difficilement différencier l'improvisation du calcul.

Henri FRICKX.

CINÉ-CAMPUS

Cinéma Canadien

LE CHAT DANS LE SAC

un film de Gilles Groulx



"Je peux résumer le film en quelques mots: c'est l'hésitation, la situation pré-révolutionnaire: des hauts et des bas, des moments de lucidité et des moments d'hésitation, un retour vers l'intérieur et un repliement avant de bondir."

Gilles GROULX.

Au même programme:

Le Temps perdu de Michel Brault

Solange dans nos campagnes de Gilles Carle

Stravinsky de Wolf Koenig et Roman Kroitor

GRATUIT POUR LES MEMBRES DE L'A.G.E.U.M.

Samedi, le 19 février, 8 h. p.m. — Auditorium de l'U. de M.

Edward Albee:

Qui a peur de Virginia Woolf?

Une remarquable réussite.

Qui est Edward Albee ? Il a 35 ans et en 1963 il s'est imposé à Broadway avec une pièce dont le titre est **Qui a peur de Virginia Woolf ?** C'est cette oeuvre que présente le **Théâtre International de Montréal** à la Poudrière de l'île Ste-Hélène. L'adaptation française est due à Jean Cau.

Tennessee Williams dit au sujet d'Edward Albee : "C'est le seul grand auteur dramatique que nous ayons jamais eu en Amérique". Et l'hommage est mérité.

Edward Albee, avec **Qui a peur de Virginia Woolf ?**, a écrit une pièce dont l'intensité dramatique est remarquable. La tension ne se relâche pas du début à la fin. Le sujet est dur, cruel, écoeurant même parfois mais le spectateur n'a pas un instant de répit.

Dans une maison située sur le campus d'un petit collège de la Nouvelle-Angleterre, on assiste à un véritable combat à mort entre un homme et une femme. Non pas la désintégration d'un couple car il y a longtemps que celle-ci s'est accomplie, mais aux sursauts de deux êtres dont chacun prend plaisir à prolonger l'agonie de l'autre et la sienne. On voit deux personnes intelligentes qui se massacrent et se déchirent pendant près de trois heures. Leur intelligence ne sert qu'à inventer sans cesse des moyens plus acerbes de destruction. Tout est prétexte pour se dévorer, s'avilir. Per-

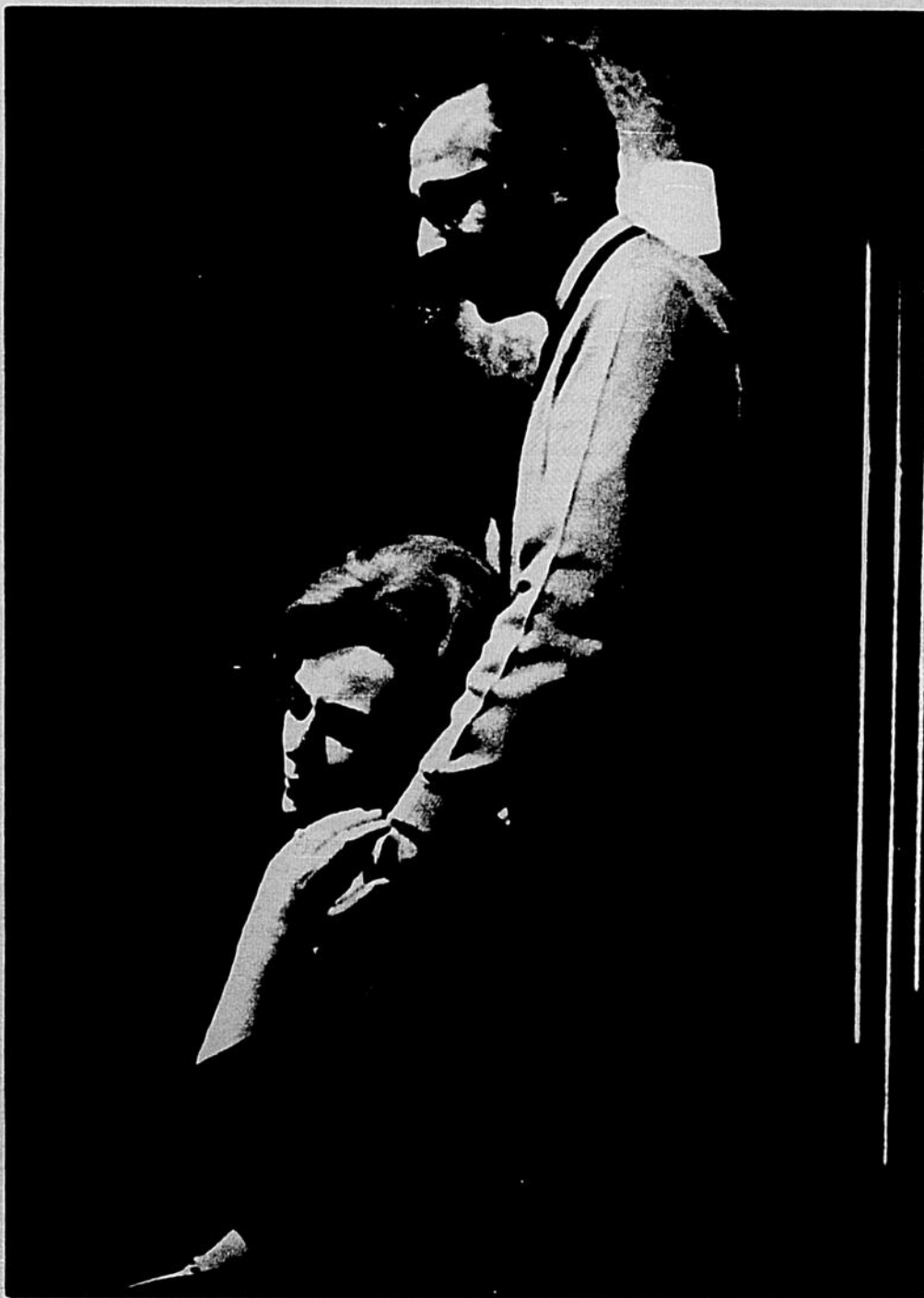
sonne n'est épargné, pas même celui qui mène le jeu. Chacun tire un plaisir masochiste à se torturer pour mieux frapper l'autre.

C'est un chassé-croisé continu de remarques satiriques et ironiques, souvent vulgaires, toujours méchantes. C'est une véritable sur-enchère de machiavélisme et de sadisme. Nous sommes constamment à la limite de la cruauté.

Dans cet univers de démence, il y a Martha, la femme qui "n'a pas le sens de l'humour mais qui possède le sens très vif du ridicule". Elle boit constamment de "l'alcool à brûler" et dépose ses larmes dans le réfrigérateur pour qu'une fois gelées, elle puisse les mettre dans son verre. Ce rôle est interprété avec brio par Monique Lepage. Elle a rendu avec éclat son personnage d'alcoolique qui ne respecte plus rien, pas même elle, surtout pas elle, et qui se prête aux pires avilissements pourvu que cela atteigne George.

George, c'est son mari. Un petit professeur d'histoire, "un bon à rien, un pauvre type, un salaud, un dégoûtant, une larve, un lâche, une boue, un déchet, un con, une poubelle agrégée..." Et j'en oublie ! L'interprétation de Paul Hébert est formidable. Il vit son personnage et nous fait croire à son authenticité. Cette création est à mettre à son crédit. **AU Q. LATIN - 9831 - LL.** aucune faille dans son jeu. Toutes les nuances sont senties et rendues avec justesse.

En face de ce couple, un autre couple plus jeune qui



se verra pris à son tour dans cette sarabande démoniaque. Guy Boucher, dans le rôle de Nick, le professeur de biologie — "un idéaliste avec les pieds sur terre" — nous a semblé le plus faible de tous. Son interprétation ne réussit pas à se hausser au niveau des autres malgré quelques bons moments. Il joue juste mais ce n'est pas suffisant, si on le compare aux autres acteurs.

Suzanne Lévesque, par contre, nous a impressionné. Elle est une révélation dans le rôle de Honey, la femme de Nick. Elle est d'une naïveté déconcertante et son étourderie est rendue avec un naturel charmant. C'est la femme-enfant dans toute l'étendue du terme. Elle rappelle Dany Saval.

Le décor, un intérieur bourgeois moyen, a été bien pensé. Très exigü, il contribue à créer cette atmosphère d'étouffement et de pression où l'on sent que quelque chose va éclater.

La mise en scène de Jeanine Beaubien est discrète. Elle vise surtout à mettre en valeur le texte et à lui donner la première place, laquelle lui revient d'emblée.

Avec **Qui a peur de Virginia Woolf ?**, le théâtre de la Poudrière a visé juste. Une interprétation de classe et un texte excellent dans toute la force du mot font de cette représentation une remarquable réussite. On a là un des meilleurs spectacles de la saison.

Michel MONETTE.



LE P'TIT BONHEUR

A TROIS

Sketches et chansons de **FELIX LECLERC** avec **LOUIS DE SANTIS** **YVES MASSICOTTE** et **LE TOUR DE CHANT** de **MONIQUE MIVILLE-DESCHENES** **SPECTACLES** Jeudi, vendredi Samedi et dimanche

"Tosca" par l'OSM

UNE EXCELLENTE RÉUSSITE

A cause de tous les éléments dont le genre fait appel, une représentation d'opéra risque souvent d'être un retentissant échec si l'une de ses composantes manque à l'appel de la qualité.

La deuxième représentation de Tosca qui fut présentée mercredi dernier à la Grande Salle, a le mérite de n'avoir manifesté absolument aucune faiblesse. Nous serions peut-être méchant de justifier cette impression en signalant que Richard Verreau ne faisait pas, ce soir-là, partie de la distribution. Ce serait là juger fort négativement un spectacle, et pourtant... Oui, pourtant, il faut avouer que Verreau a le don d'alourdir et de ralentir un spectacle.

Renato Cioni, qui n'est pas le premier venu des ténors, et qui assume toute la mentalité méditerranéenne de ses origines, réanime le rôle de Cavaradossi d'une bouleversante façon. Certes, de temps à autre, le dosage est un peu excessif et son jeu frôle alors l'exhibitionnisme d'une vedette de cinéma. Mais la voix, merveilleusement ita-

lienne, quoique un peu aigrelette, place Cioni au rang des grands interprètes de Cavaradossi.

De Marie Collier, que dire sinon qu'en plus de chanter merveilleusement juste, elle réussit à faire du personnage de Tosca une femme aux violentes et imprévisibles passions, comme l'illustre si bien la musique de Puccini par ses incessantes variétés de tons. Pour chanter le rôle, il faut une interprète sensible à l'excès, tragédienne en plus, et c'est cela qui fit et fait encore le prestige de Callas, et fera sûrement celui de Madame Collier.

Gabriel Bacquier, qu'on a fait venir de l'Opéra de Paris, fait du personnage de Scarpia un perfide vicillard, calme, dur, et sûr de lui. Il diffère en cela de l'interprétation plus "jeune", mais si dramatique, qu'en donnait il y a deux ans George London, dont il est impossible d'oublier les accents tragiques. Il semble que les deux hommes appartiennent radicalement à deux écoles différentes et que chacun d'eux chante Scarpia selon la discipline de sa voix. London en faisait un Wotan mêlé d'Alberich, et Bacquier en

donne une interprétation plus près de la mentalité de Sardou que de la tradition lyrique italienne.

Notons en second lieu l'excellent travail de Marcel Laurencelle qui a préparé les chœurs. Il est vrai que ces "dames, seigneurs, bourgeois" ressemblaient quelque peu aux mannequins d'un défilé de modes, mais cela, qui est la responsabilité du metteur en scène, ne détruit pas l'excellent travail qu'on a apporté pour les faire chanter d'une façon audible, et éviter la désagréable impression d'un murmure de second plan.

Bon travail aussi de Rinfret qui a pensé les décors; une réserve toutefois (léger détail) pour cette rosace du premier acte qui fait hic! dans l'ensemble, et aussi ces "étoiles" dans le firmament du troisième qui sont de mauvais goût. Des costumes, on oublie volontiers ceux qu'a confectionnés Suzanne Mess, pour ne conserver le fascinant souvenir de ceux que Mme Collier fit venir de Covent Garden, signés par Zeffirelli: robes "empire" du plus heureux effet.

Zubin Mehta signait à l'orchestre cette excellente réussite.

Daniel SAINT-AUBIN

Marionnettes de Salzbourg

Disons-le tout de suite, les Marionnettes de Salzbourg constituent un phénomène. Il ne faut surtout pas comparer avec ce qu'elles remplacent: des personnages vivants; et un orchestre. Dans ce sens elles constituent un moyen unique de faire connaître des chefs-d'oeuvre à des auditoires qui ne bénéficient pas des moyens suffisants pour recevoir une troupe d'opéra.

Ajoutez à cela que les marionnettes en question sont presque de grandeur humaine et par surcroît d'une mobilité quasi naturelle. Cela permet des perspectives sensationnelles; perspectives et jeux de scène souvent impossibles pour des acteurs vivants. Enfin, grâce à leur légèreté et à leur malléabilité, il est possible d'accentuer corporellement certains états d'âme, certaines situations comiques ou tragiques. "Le comique cura un succès presque sans effort, car le specta-

teur le saisit généralement plus facilement", de même pour le tragique. Vraiment on a poussé à fond les possibilités dramatiques de ces poupées; grâce à un système d'articulations généralisé à toutes les parties du corps.

Quant à l'orchestre et aux figurants (virtuels), il est difficile de réunir une meilleure troupe. Sarastro: J. Greindl. La reine de la nuit: R. Streich, Pamina: M. Stader, Tamino: E. Hafliger, Papageno: D. Fischer-Dieskau. Ferruccio: Fricsoy dirige l'orchestre Rias Kammerchor.

Toutefois on en vient à éprouver une certaine lassitude qui provient de l'artificialité de la situation. D'une part les jeux de scène et d'autre part les haut-parleurs. On ressent l'absence d'âme dans les personnages. Une sorte de divorce entre le fond et la forme!!!

Lucien LORiot

À l'École normale de Musique

des révélations

Louise Laplante-Beauchamp et Michel Fortin, pianistes.
Laurette Blanchard-Charette, soprano.
Lorraine Desmarais, violoniste.
Hélène Dion, accompagnatrice.
Le 10 février.

Lorraine Desmarais a d'abord interprété le premier mouvement du concerto pour violon de J.S. Bach (en mineur). Malgré quelques ratés et beaucoup de nervosité, son jeu révèle déjà beaucoup d'expression et de puissance. Quant à Laurette Blanchard-Charette, ce fut une surprise. Une très belle voix avec beaucoup de potentialités, une technique quasi parfaite. Toutefois, les nuances m'ont semblé un peu faibles. C'est d'ailleurs le seul point qu'on pourrait lui reprocher: nuances excessives. Les transitions apparaissaient trop brusquement.

Quant à Louise Laplante-Beauchamp, elle a interprété la Barcarolle de Chopin et la Sonatine op. 16 de Rousset. La technique est excellente

mais l'expression semblait déficiente par instants. Il faut avouer que la pièce de Rousset est plutôt rébarbative de prime abord. Il s'agit d'une pièce au programme du concours du Festival de Québec.

Enfin le "clou de la soirée", Michel Fortin, a interprété le premier mouvement du Concerto en fa dièse majeur de Rachmaninoff. Il était accompagné par Marie Bolduc. Vraiment ce fut une révélation.

On peut parler d'un jeune professionnel fougueux et passionné. Il prépare d'ailleurs une tournée... Peut-être sera-t-il notre futur Ashkenazy? C'est un jeune qui promet beaucoup.

Enfin il ne faudrait pas oublier Hélène Dion qui a accompagné avec beaucoup d'habileté Lorraine Desmarais et Laurette Blanchard-Charette. Son travail était ardu car elle devait passer de J.S. Bach à Fauré!!

Lucien LORiot

La Société artistique de l'A.G.E.U.M.

vous présente

une première d'une série de

JAZZ-MIDI

en vedette

François Cousineau

et son ensemble

Vendredi le 18 février à 12 h. 30 p.m.

au GRAND SALON du CENTRE SOCIAL

ENTRÉE GRATUITE

POUR UN NOUVEL HUMANISME¹⁾

Les réflexions qui suivent n'offrent aucune prétention scientifique ou sociologique. Aucune étude approfondie du sujet ou du milieu n'a été entreprise avant d'énoncer ces idées. Cependant, je crois que certains faits parlent assez fort par eux-mêmes et que le problème est assez évident pour que toutes les suggestions — si peu sérieuses semblent-elles — soient examinées avec intérêt.

Rien de nouveau sous le soleil est un proverbe constamment répété et toujours vrai. Aussi ces réflexions ne se présentent pas comme neuves. Elles

sont nées de la lecture d'un recueil de textes d'ancien et de moyen français dont l'introduction est due à M. Léon Wagner (1). C'est cette introduction qui sert de base à cet article.

Depuis quelques années, au Québec, le cours classique traditionnel subit de profondes transformations. Des changements radicaux s'opèrent tant dans sa structure que dans son orientation. Je n'en veux citer pour exemple que l'abandon progressif, dans les collèges, du grec d'abord, du latin ensuite.

C'est d'ailleurs le rejet de ces deux matières qui constituent le

fond de ces réflexions. A-t-on eu tort ? Evidemment non. Le peu d'intérêt que suscitait leur étude prouve qu'on a eu raison. Les partisans du grec et du latin peuvent alléguer la paresse intellectuelle des étudiants mais il faut aller plus loin; cette paresse, si elle existe, cache un malaise plus profond encore: les auteurs anciens ne répondent plus aux questions que se pose la nouvelle génération. La vision de l'univers a changé à tel point qu'il n'y a plus rien de commun entre ceux d'hier et les hommes d'aujourd'hui. L'humanisme classique est mort, du moins pour la majorité.

Cependant, sous prétexte de rejeter l'ancien, on a peut-être été trop loin. On a cru que, pour faire moderne, il fallait se limiter à son siècle. On remplace donc les auteurs de l'antiquité — du moins on le suggère si ce n'est pas encore fait — par des écrivains modernes, des hommes du vingtième siècle. Camus, Sartre et Malraux prennent la place d'Homère, de Cicéron et d'Ovide. C'est là, à mon avis, se tromper sur le sens du cours classique.

Il y a quelques années, on disait de celui qui entreprenait ses études classiques qu'il faisait "ses humanités classiques". L'expression était heureuse et nous éclaire sur la signification.

En effet, au contact de ces auteurs, l'étudiant "s'humanisait", c'est-à-dire qu'il devenait homme parmi les hommes qui l'avaient précédé. Il apprenait à devenir semblable à eux; il s'ancrait dans une forme de pensée qui avait produit sa civilisation. Le mot est lâché: civilisation ! L'étudiant, par le cours classique, découvre une civilisation qui est celle de ses ancêtres et de ses contemporains. Il vient prendre sa place dans la lignée des penseurs qui ont formé la sensibilité de son siècle.

Remontant aux sources de cette sensibilité, il devient plus à même de comprendre les problèmes de sa génération et de saisir les solutions qu'on lui apporte. Non pas que ce retour aux sources puissent résoudre les problèmes contemporains. Ce serait méconnaître les auteurs antiques que de chercher dans leurs oeuvres des réponses à nos questions, à des questions qu'eux-mêmes ne se sont peut-

être jamais posées. Tel n'est pas non plus le but de ces études.

Il faut connaître les sources de notre sensibilité, de notre civilisation pour se mettre au diapason de la pensée contemporaine. C'est pourquoi, en un sens, Jacques Brel a raison de chanter que ceux qui vont à l'école "ont la chance d'apprendre, dès leur enfance, tout ce qui ne leur servira pas".

En effet, l'étude des maîtres anciens, ça ne sert qu'à prendre un bain de civilisation, qu'à nouer des liens avec les siècles passés, qu'à affiner sa sensibilité pour mieux être de son temps, pour devenir le contemporain de ses contemporains.

Voilà à quoi servent l'école et l'enseignement des lettres. On comprend maintenant pourquoi le collège, dont le but est de transmettre une civilisation, un humanisme, ne peut centrer son enseignement des lettres sur les auteurs du vingtième siècle. Ceux-ci ne sont pas assez dégagés des problèmes contemporains pour être de véritables porteurs de civilisation. Trop représentatifs d'une époque, ils deviennent difficilement les représentants d'une civilisation. La civilisation est au-dessus de l'époque.

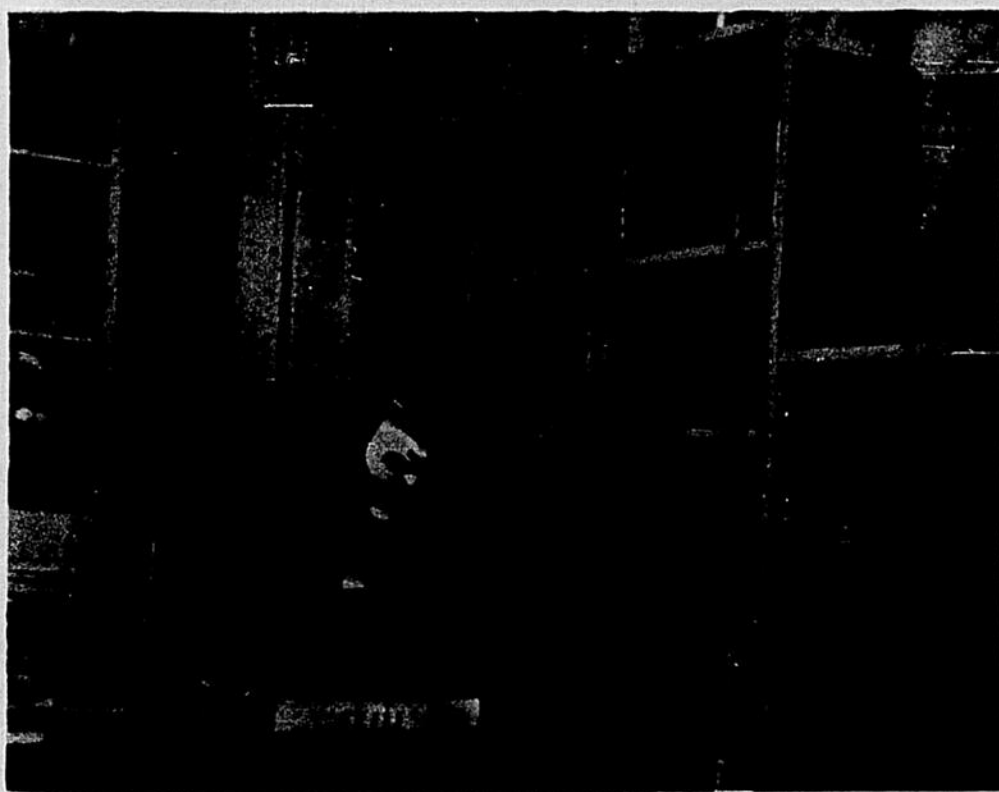
Et rien ne nous certifie que les auteurs qui sont à la mode parce qu'ils rejoignent les préoccupations de leur époque, seront ceux que la postérité retiendra dans la chaîne des écrivains qui forment une civilisation. Ainsi Quinault et Racine ont marqué leur époque mais Racine seul a rejoint la sensibilité de la civilisation française.

L'école ne doit pas oublier son devoir de "civilisation, d'humanisation" de l'étudiant en mettant à son horaire trop d'auteurs modernes. Ceux-ci doivent être lus mais non pas nécessairement étudiés.

Or, avons-nous dit, la tendance actuelle est à l'élimination des auteurs grecs et latins. Et nous avons approuvé cette mesure. Que faire ? La seconde partie de cet article tentera de répondre à cette question en proposant une solution possible.

Michel Monette

(1) R. Léon Wagner: *Textes d'étude de l'ancien et du moyen français*, Droz, 1964.



Françoise Leranger était invitée la semaine dernière par le département d'études françaises de l'Université. Le lecteur trouvera dans le CAHIER de la semaine prochaine un compte-rendu de la causerie.

**N.T.U.
de l'AGEUM**

présente
de

Tchekhov

- LES MEFAITS DU TABAC
- L'OURS
- LA DEMANDE EN MARIAGE

Du 1er au 6 mars

GRAND SALON 8.30 P.M.

Bar à votre disposition

ETUDIANTS - \$1.00 plus taxe.

NOTRE CHOIX



Monique Joly dans "Les Sorcières de Salem" au T.N.M.

musique

● Ce soir et samedi à la **Grande Salle** de Place des Arts, "Tosca", opéra en trois actes de Puccini. Avec Marie Collier dans le rôle-titre.

...un excellent spectacle; voir critique à l'intérieur de nos pages...

● Mardi et mercredi, à la **Grande Salle**, concert de l'Orchestre symphonique de Montréal. Chef d'orchestre: Zubin Mehta. Soliste: Richard Verreault.

...programme: Symphonie pastorale (Beethoven) et "Psalmus Hungaricus" de Kodaly. Avec le concours du chœur de l'OSM...

● A la radio d'Etat, samedi après-midi, aux "Matinées d'opéra", "Lucia di Lammermoor" de Donizetti, directe-

ment du Metropolitan Opera de New York.

● Samedi prochain, au Chansonnier Classique (à la Païestrestre nationale). "Variétés sérieuses et moins sérieuses".

...Monologues drolatiques; Sonate pour trombone et piano; pantomime D. Steylaers, comédienne; R. Lawton et J. Hawkins; Claude Saint-Denis, mime.

théâtre

● A l'Orphéum: **Les sorcières de Salem** d'Arthur Miller dans une mise en scène d'Albert Millaire. Avec Monique Joly, Hélène Loïsel, Lionel Ville-neuve, Jean Gascon, Janine Sutto, Yvon Dufour, Jacques Galipeau, Rita Imbeault, Marthe Mercure, Léo Ilial, Guy L'Ecuyer, etc.

...une excellente distribution dans une très belle pièce...

● Au Stella: **Chat en poëie** de Feydeau. Avec Gaétan Labrèche, Germaine Giroux, André Cailloux, Françoise Faucher, Jean Faubert, Hélène Rollan.

...un boulevard pour les jours de mauvais temps...

● Au Gesù: **Le Journal d'un fou** de Gogol. Avec Roger Coggio. Jusqu'au 26 février.

...pièce à un personnage, le triomphe de Coggio...

● A La Poudrière: **Qui a peur de Virginia Woolf?** de Edward Albee. Avec Paul Hébert et Monique Lepage.

...voir critique en nos pages...

● Au Théâtre de Quat'Sous: **La Florentine** de Jean Canolle. Avec Guy Godin, Louise Latraverse, Luc Durand, Pierre Boucher.

...jusqu'au 25 février...

● Au théâtre de la Place Ville-Marie: **Isabelle** de Pierre Dagenais. Avec Yves Létourneau, Jacques Godin et Jean-Pierre Compain.

...une pièce canadienne S.V.P...

cinéma

● Au Capitol: **Our Man Flint**: dès demain.

...des aventures bondesques...

● Au Ciné Wek-end: **Kwaidan** de Kobayashi.

...à ne pas manquer, une symphonie du fantastique japonais, un chef-d'œuvre...

● Au Dauphin: **Un Monsieur de compagnie** de Philippe de Broca. Avec Jean-Pierre Cassel.

...un merveilleux enchantement d'une paresse exquise...

● Au Festival: **Onibaba** de Kaneto Shindo.

...de quoi se marrer du film d'art traditionnel...

● A l'Elysée: **Il Momento della verita** de Rosi.

...voir critique en nos pages...

● Au Kent: **Répulsion** de Roman Polanski.

...une fille allergique à la peau d'un homme et à la viande en général...

● Au Loew's: **The Spy who came in from the Cold**.

...il s'est remis de son rhume et on annonce qu'il reprendra bientôt ses activités...

● Westmount: **Darling** de John Schlesinger.

...après Billy Liar, un film pour les esprits "mûrs", les "pepsis" s'abstenir...

● A la Cinémathèque, semaine du 21 février.

Lundi: **Die Nibelungen**, première partie:

Siegfried (Fritz Lang, 1924) et **Cine-oeuil** (Dziga Vertov, 1924).

Mardi: **Kinopravda de Lenine** (Vertov) et **La vendeuse de cigarettes du Mosselmprom** (Iouri Jeliaboskii).

Mercredi: **Die Nibelungen**, deuxième partie:

Kriemhild's revenge (Lang) et **Klondyke Annie** (Raoul Walsh)

Jeudi: **La Grève** (Sergei Eisenstein, 1924), et **It's A Gift** (Norman McLeod).

Tous ces films sont en version originale.

beaux-arts

● Au Musée d'Art contemporain, du 17 février au 13 mars, exposition "Christian Rohlf";

à la Galerie, oeuvres de Kittie Bruneau. Autre activité: Création de formes fixes et mobiles sur pellicules présentées par Gilles Chartier tous les samedis après-midi à partir de 2 heures: jusqu'au 26 février.

● Au **Salon des étudiants de l'Ecole d'architecture**, jusqu'au 25 février, tableaux et dessins de Pierre Cornéliier.

● Jusqu'au 28 février, à la **Galerie Gemst**, exposition des oeuvres récentes de Pierre L'Amare; thème: le Mexique.

● Au **Centre récréatif Maisonneuve**, exposition "Scènes rurales du Québec."

● A la **Galerie Libre**, jusqu'au 22 février, Francisco Ferreras expose ses dernières oeuvres.

LE CAHIER

DES ARTS ET DES LETTRES

DIRECTEUR:

Daniel St-Aubin

CHRONIQUEURS:

les lettres: André Bertrand

le théâtre: Michel Monette

la musique: Daniel St-Aubin

le cinéma: Michel Beaudry et Henri Frickx

les beaux-arts: Raymond Charland

REDACTEURS:

François Hébert, Jean-Pierre Aubin, France-Marie Lupien, Lucien Lorient, Gilles Réhel, Jean-Luc Duguay, Danièle Corbeil, Robert Barberis.

PHOTOGRAPHE:

Serge Proulx

● **LE CAHIER des arts et des lettres** est publié chaque jeudi par LE QUARTIER LATIN.



Le film polonais **SALTO** de Kazimierz sera présenté en première au cinéma Verdi. On ne peut que louer la politique de ce cinéma de présenter les meilleurs films contemporains.